

ON REPREND MAYLIS DE KERANGAL

écrivaine

Harry Crews, brut



QUE L'ON SOIT FLIC ou gangster, faire une descente quelque part a toujours le caractère d'une intrusion violente et brève : il s'agit d'inter-

cepter une situation, de plonger dans ce qui a lieu. En 1974, ce qui a lieu est la construction controversée de l'oléoduc trans-Alaska, un tuyau de près de 1300 km de long qui s'élancera depuis Prudhoe Bay, un champ pétrolifère géant situé entre l'océan Arctique et les montagnes de Brooks, pour rallier le sud de l'Alaska et la baie de Valdez, port libre de glace toute l'année. « *Une fois l'oléoduc construit, le pétrole y coulera chaud.* »

La descente commence, comme il se doit, par un atterrissage. Harry Crews, envoyé sur place par *Playboy*, est ici l'unique passager d'un Piper Aztec piloté dans la tempête par un gamin autodidacte qui « *allumait avec adresse une Lucky Strike alors que l'horizon chavirait tout autour de nous* ». Pour Crews, ce reportage est une première : c'est alors un écrivain à succès – *Le Chanteur de gospel* (1968 ; Gallimard, 1995) et *Nu dans le jardin d'Eden* (1969 ; Sonatine, 2013) –, dont l'œuvre se situe en lisière du roman noir et du « gothique sudiste » : lyrisme déjanté, paumés incandescents, noirceur, alcool. Or c'est bien cela, exactement, que Valdez va lui servir sur un plateau, ou plutôt cela que Crews va y trouver, convertissant au fil des pages une chronique de terrain en un texte crépusculaire de toute beauté, extralucide quand halluciné et gorgé de l'intensité brûlante d'un shot de vodka.

Valdez avant l'impact

Du ciel, Valdez ressemble à un parking de caravanes : « *Une cité sur roues.* » A terre, c'est un monde en pièces détachées, un meccano gigantesque de bungalows et de machines, qui semble attendre la main avide qui le formera et lui donnera sens, mais pour l'heure retient son souffle et, comme une ville attend la guerre, attend l'afflux programmé des « *salopards* » qui « *vont envahir le pays, (...) comme des vers dans la viande* ». Et perturber les caribous. De fait, l'étrange beauté de *Descente à Valdez* est de saisir ce moment d'avant l'impact irréversible du tuyau – impact écologique, économique et politique.

Crews traîne. Il questionne peu, écoute beaucoup, consigne chiffres et mesures. Et surtout il est là : c'est lui qui raconte et que l'on entend, lui qui a froid, qui en a marre, et qui boit – un peu quand même. Là, donc, et doublement loyal : décrire la réalité d'un chantier sans jamais lâcher la littérature. Au creux de la latence et de la pluie glacée surgissent alors les corps, les visages et les – vrais – noms de ceux auxquels l'auteur donne ici dignité de héros : Dave Kennedy, en charge du campement, Harp, le cuistot en colère, Dave Ohler, le flic anxieux, Micki et Buddy, pute et mac sous coke, des pêcheurs du cru, un Indien alcoolique et cet inquiétant duo de tatoueurs qui finira par avoir la peau de Crews.

Surgit aussi un lieu, le Club Valdez, bar et dancing, dont l'auteur fait l'épicentre chaud et lumineux du récit, le siège de son humanité. On y descend des Olys (des bières Olympia), on y cause du chantier, on y deale de la marijuana dans les chiottes, tandis que de rares couples dansent joue contre joue sur des standards country. Un type y lance à Crews : « *Alors tu débarques ici, et tu vas tout écrire en une ou deux semaines, c'est ça ?* » C'est ça. Une descente.

Going Down in Valdeez. ■

DESCENTE À VALDEZ

(*Going Down in Valdeez*),

d'**Harry Crews**,

traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par **Bruno Charoy**, Allia, 64 p., 7,50 €.

Les écrivains Mathias Enard, Maylis de Kerangal, Alice Zéniter, et l'historien Patrick Boucheron tiennent ici à tour de rôle une chronique.